

LE DÉSIR AU RYTHME DE LA PASSION

Je désire, tu désires, nous désirons...
(Saison 1) Par Philippe Kempeneers

C'est à travers le prisme rationnel des données scientifiques et comportementales que l'auteur montre la complexité du désir humain, celle des sentiments amoureux et de la passion dans ses aspects fluctuants et individuels.



INTRODUCTION

L'absence de périodes de rut constitue certainement un élément qui distingue la sexualité humaine de celle des autres animaux. Sur la base de cette observation, certains soutiennent qu'à la différence de leurs frères inférieurs, les hommes ne seraient pas soumis à des cycles d'appétence sexuelle. Cette proposition doit être nuancée.

La sexualité humaine n'est certes pas soumise aussi drastiquement que celle des autres animaux à des cycles marqués par les fluctuations hormonales. Ce point de vue conduit à considérer que, sur le plan biologique, les humains sont théoriquement en état permanent de réceptivité sexuelle (du moins une fois passée l'adolescence, le rôle des hormones n'est tout de même pas à ce point négligeable) et que les mouvements d'appétence sont, chez eux, essentiellement tributaires de déterminants culturels et psychiques. On peut sans conteste s'accorder sur la haute valeur déterminante de la culture et du psychisme dans la sexualité humaine, mais de là à affirmer que celle-ci n'est pas cyclique, il y

a un pas que nous ne franchirons pas. Les lignes qui suivent vont nous convaincre de nous en garder.

LES HORMONES

Tout d'abord, rappelons-nous succinctement quelques éléments de biologie endocrinienne. En gros :

- La *testostérone* serait l'hormone qui gouverne la proceptivité, c'est-à-dire le désir actif, l'appétence. Sa présence, tant chez l'homme que chez la femme, induit le désir de rapprochements sexuels. C'est à l'adolescence qu'elle commence à se manifester avec fracas et qu'elle déclenche l'émoi proprement sexuel, c'est alors qu'elle transforme en des envies génitales franches les tendances diffuses jusque-là caractéristiques de la sexualité enfantine. Les médicaments antitestostérone (*Androcur*) sont d'ailleurs couramment utilisés dans le traitement des abuseurs sexuels, dans le but d'inhiber leurs désirs sexuels (Bradford, 1990 ; Gagné, 1993). Le succès de ce genre de traitement n'est cependant pas de 100 %, démontrant que l'appétence humaine ne peut effectivement se réduire à une simple question de testostérone.



• Les œstrogènes seraient plutôt l'hormone de l'attractivité : ils contribuent à faire de la femelle qui en est imprégnée un objet d'appétence pour son congénère mâle.

Par analogie avec ce que l'on observe chez de nombreux autres animaux, on suppose que, dans les espèces supérieures, les œstrogènes jouent un rôle capital dans l'émission de phéromones, ces molécules volatiles qui stimulent l'appétit du mâle par voie chimique. Il est un fait également que, chez les mammifères, l'accroissement des taux d'œstrogènes s'accompagne d'un gonflement des tissus pelviens de la femelle : un puissant stimulus visuel. Pour illustration des propriétés attractives des œstrogènes, considérons la situation suivante :

Un singe mâle est enfermé dans une cage où sont percées des fenêtres. Ces fenêtres sont occultées par des volets. Le singe a la possibilité de déverrouiller chaque volet pour voir ce qu'il y a derrière. Derrière chaque fenêtre munie de son volet, dans des cages séparées, sont présentées des guenons diversement imprégnées d'œstrogènes. On observe que la probabilité que le singe mâle ouvre un volet est d'autant plus élevée que, toutes choses égales par ailleurs, ce geste donne à voir une guenon richement imprégnée d'œstrogènes.

Ce genre d'expérience n'a, on s'en doute, pas été réalisée sur des humains, mais il est clair que la réduction d'œstrogènes chez la femme peut donner lieu à des modifications corporelles (i.e. apparition

« Énormément de femmes ménopausées peuvent avoir envie de répondre « oui » aussi volontiers que lorsqu'elles étaient plus jeunes. »

de pilosité, sécheresse vaginale à la ménopause) que l'on considère volontiers comme propres à diminuer l'attention des hommes.

Quoi qu'il en soit, ici encore les données hormonales n'ont de pouvoir explicatif que limité dans la sexualité humaine, sinon comment expliquer la préférence de certains hommes pour d'autres hommes, pour des enfants, ou même pour des chaussures dont les taux d'œstrogènes le disputent rarement à celui de la majorité des femmes.

Il semble également que les œstrogènes soient impliqués dans la réceptivité des sujets féminins, qu'ils déterminent leur tendance à réserver bon accueil aux sollicitations des mâles. C'est en tout cas ce qu'en pensent les observateurs du comportement animal en période d'œstrus. C'est aussi ce qu'en disent les gynécologues qui voient quelquefois l'intérêt sexuel de leurs patientes dégringoler à la suite d'une perturbation hormonale. Un traitement correctif peut alors les aider.

Cependant, il n'en reste pas moins qu'énormément de femmes ménopausées peuvent avoir envie de répondre « oui » aussi volontiers que lorsqu'elles étaient plus jeunes. Cela n'empêche nullement non plus que, même en pleine période d'ovulation, les femmes aient parfois envie d'opposer un « non » sincère aux avances de leurs amis.

- La *progestérolone* enfin aurait un effet inhibiteur de la réceptivité.

Toutes choses égales par ailleurs, les guenons (toujours elles) sont d'autant moins enclines à céder aux approches des mâles qu'elles sont richement imprégnées de progestérolone. Certains ont voulu établir un parallélisme avec cette tendance qu'ont certaines femmes à se détourner du sexe en période prémenstruelle, mais rien n'est plus aventureux.

Si les hormones gardent assurément un sens pour rendre compte des désirs humains, les limites de leur pouvoir explicatif indiquent clairement aussi que la sexualité humaine s'est affranchie de leur seule tutelle.

UNE THÉORIE SCIENTIFIQUE

Jean-Didier Vincent (2000) propose une théorie intéressante pour éclairer la phylogenèse de cette émancipation.

Chez les singes quadrupèdes, explique-t-il, c'est surtout en période de rut que la zone génitale de la femelle s'offre dans toute sa splendeur au regard du mâle. Durant l'œstrus, l'inondation hormonale confère effectivement un attrait fort piquant au spectacle : la peau périnéale se tend, se colore du fait d'une vasocongestion et devient luisante de sécrétions, signalant ainsi au mâle l'alléchante odeur d'érotisme dans laquelle se trouve la femelle. Le passage à

la bipédie s'est accompagné de la dissimulation des organes génitaux féminins entre les membres postérieurs, arrachant du coup le spectacle de leur charme à la production cyclique du jeu hormonal. Caractéristique de l'hominisation, la bipédie rompt la périodicité sexuelle par une dissimulation permanente des organes génitaux féminins. Mais l'hominisation rompt encore la périodicité par un dévoilement permanent, celui des attributs secondaires de la femelle. Campée sur ses pattes arrières, la femme exhibe désormais ses seins, et la perte des poils qui lui couvraient le corps laisse maintenant apparaître un peu partout des formes glabres et rebondies originellement apanage d'un pelvis en rut. Bref, selon Vincent, « *tout se passe chez l'humain comme si la femme offrait sur la surface entière de son corps le spectacle d'un œstrus permanent* » (J.-D. Vincent, 2000).

Cette nouvelle disposition des corps fait perdre au désir une part de ses repères hormonaux, le laissant davantage se moduler selon une logique culturelle. Notamment la dissimulation et le dévoilement des charmes anatomiques peut davantage se soumettre aux subtilités d'un jeu psychosocial tel le port des vêtements et son corollaire, l'effeuillage.

Les considérations phylogénétiques de ce genre ambitionnent d'expliquer comment le déterminisme hormonal l'a, chez l'homme, cédé à un déterminisme psychosocial.

UN BÉBÉ « NON FINI »

A la théorie proposée par Jean-Didier Vincent, il faut ajouter un constat supplémentaire : comparativement aux autres

mammifères, l'homme bénéficie d'un développement considérable de ses zones associatives. Etant donné la grosseur relative de son crâne, le bébé humain ne saurait naître par voie basse si le temps de gestation était proportionnellement aussi long que dans les autres espèces. Si, comme chez les autres mammifères, le temps de gestation devait être relatif aux critères de masse et de longévité naturelle, on estime qu'elle serait, chez l'homme, prolongée bien au-delà des neuf mois. Dans ce cas, le volume crânien serait devenu tel que le passage par voie basse serait rendu impossible. Il résulte de ceci que, comparativement aux autres jeunes mammifères, le bébé humain vient au monde relativement prématuré. Cette immaturité relative, le caractère « non fini » du bébé humain rend indispensable le relais pris par l'influence du milieu social, et le développement du néo-cortex rend celui-ci possible. L'essor considérable de ses facultés associatives confère à l'humain son potentiel singulier d'adaptation au milieu : ce qui se perd en finition se gagne en adaptabilité. L'incomplétude relative de son développement fait que le bébé humain n'est pas aussi figé que les autres dans des schèmes de conduites instinctuelles. Le milieu social externe dans lequel l'humain aura à parfaire son développement n'est évidemment pas aussi homogène que le milieu intra-utérin. Des stimulations diversifiées et complexes toucheront précocement le petit d'homme, de sorte que la programmation génétique standard se dilue au bout du compte dans des superstructures psychosociales elles-mêmes complexes et diversifiées. Le maître d'œuvre de ce processus



n'est autre que le cerveau humain, l'organe par excellence de l'adaptation au complexe : disposant aux chaînes associatives alambiquées, à la catégorisation et au langage, il ouvrira l'homme plus qu'aucune autre bête à l'ordre symbolique et culturel.

LA PASSION AMOUREUSE

Etre debout, glabre, pensant et parlant, l'humain voit une large part de ses mouvements émotionnels (peurs, aspirations, désirs, répulsions et envies) échapper à la contrainte d'un strict déterminisme biochimique.

La dimension hormonale peut être balayée comme portion congrue pour expliquer la cyclicité des désirs sexuels humains, mais il n'en reste pas moins que ces désirs conservent bien un aspect cyclique. Il suffit de s'en référer à l'expérience commune de la passion amoureuse pour s'en convaincre.

La plupart d'entre nous a déjà connu cette émotion forte qui pousse irrésistiblement vers l'autre, vers l'être aimé, cette émotion

qui nous amène à souhaiter ardemment la présence de l'élu, qui nous impose son image en son absence et nous fait ressentir cette dernière comme un manque parfois cruel. Tous ou à peu près nous avons connu ce sentiment de béatitude, de complétude presque absolue que nous confère la relation à la personne objet de notre passion. Ce sentiment s'impose à nous avec violence, parfois d'emblée comme dans le cas du coup de foudre, parfois progressivement comme lorsqu'il s'élabore au cours d'une relation au départ anodine.

Toujours assez prosaïques, les neurophysiologistes assimilent la passion amoureuse à un état particulier du cerveau fait d'une diminution de l'activité sérotoninergique et d'une augmentation des activités dopaminergique et noradrénergique ; c'est en tout cas ce qu'en pensent Fisher et ses joyeux collègues (2002).

Quoi qu'il en soit de son support chimique, nous pouvons être certains d'au moins une chose : le sentiment amoureux ne se choisit pas, il nous tombe dessus, nous le subissons, certes avec ravissement, mais nous ne le construisons pas à dessein. Le sens premier du terme « passion » choisi pour désigner ce sentiment renvoie d'ailleurs à la dynamique de la chose subie passivement. Sa racine latine, patire, signifie effectivement « subir », et cette racine est également commune au terme français « passif ». Dans le cadre de ce sentiment, le désir sexuel connaît souvent une sorte de paroxysme : la perspective d'ébats érotiques en compagnie de l'être aimé se dote d'une valeur inégalée en comparaison de ce qui est ou serait éprouvé avec d'autres partenaires. Le désir est ici donné comme une évidence. La passion amoureuse, ce sentiment com-

mun aux êtres humains, a toujours été chantée par les poètes, quoique avec une fréquence et une insistance variables selon les lieux et les époques, c'est-à-dire selon l'importance sociale et culturelle qu'elle revêt pour les groupes humains. A cet égard, le XIIIe siècle (amour courtois) et la période s'étalant du XVIIIe siècle à la seconde moitié du XXe siècle (romantisme lyrique) peuvent, en Occident, être considérés comme des périodes à haute densité. La littérature, la poésie et la chanson de ces époques constituent une mine inépuisable d'informations pour quiconque souhaite s'informer par un truchement autre que son expérience propre des vicissitudes de la passion amoureuse.

L'estompage, la dilution, bref la fin de la passion amoureuse fait quant à elle l'objet d'une moindre publicité, elle n'en est pas pour autant une expérience moins commune que son essor. Les meilleures choses ont une fin, la règle est valable aussi pour le sentiment passionnel. L'émoi se ternit au fil du temps, la passion s'use avec l'habitude, l'outrage des ans ou la révélation des défauts du bien-aimé. D'enva-hissante au départ, la passion cède peu à peu jusqu'à rendre nos facultés d'engouement à nouveau disponibles pour une figure autre que celle dont on s'est finalement lassé. Le désir sexuel suit ce mouvement d'inflation-déflation. Une image simple rend compte de manière éloquent du phénomène : si l'on recensait toutes les activités sexuelles d'un couple au cours de sa vie, on s'apercevrait que la moitié d'entre elles se produisent durant sa première année (Kinsey et al., 1954).

KINSEY ET AL., 1954

Activités sexuelles d'un couple au cours son existence.

Activités sexuelles d'un couple durant sa première année.

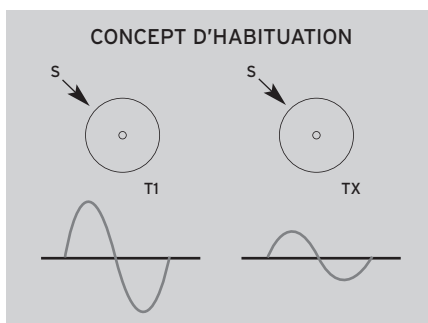
La passion amoureuse suit un parcours cyclique fait d'engouements et de désaffections successifs. La règle apparaît tellement universelle qu'on pourrait y voir une composante de la nature humaine. Sous cet angle, l'être humain serait par nature enclin à la monogamie à répétition. Les aménagements contraires à cette structure anthropologique de base (i.e. l'exclusivité conjugale à vie) seraient alors le fruit de superstructures culturelles, psychologiques et/ou situationnelles. Selon certains sociologues, un cycle amoureux (engouement-désaffection pour un partenaire) durerait environ cinq années (Bozon, 2002). Mais ce chiffre ne doit pas être considéré avec trop de foi, de sérieuses difficultés méthodologiques font tout de même qu'il est malaisé d'associer un ordre de grandeur précis aux manifestations subtiles de ce phénomène. En tout état de cause, le désir sexuel se moule généralement dans l'évolution du cycle passionnel. D'intense au départ, il tend naturellement à s'étioler à mesure que le partenaire perd sa qualité d'objet de passion. En cela le désir sexuel humain est bien cyclique. Reste que le cycle suit ici une logique autre qu'hormonale.

FLUCTUATIONS, HABITUATION... LASSITUDE!
Vue sous l'angle du désir, la théorique disponibilité sexuelle permanente de

l'humain se module en fait selon les caprices du sentiment amoureux. La question se porte alors sur la dynamique de ce sentiment : d'où proviennent ses fluctuations ?

A un niveau relativement superficiel, un concept fondé sur les études comportementales et physiologiques contribue à rendre compte de la composante involutive du cycle : le concept d'habituation. Avec la répétition d'une même stimulation, la réaction électrophysiologique des cellules nerveuses perd en intensité (voir figure 2). A un niveau systémique supérieur, il en va de même pour l'ensemble des réactions de mise en alerte d'un organisme. Ayant au départ un impact évident sur le milieu interne, le stimulus se rend anodin à force de répétition : l'organisme s'habitue. Dans le registre émotionnel humain, le principe d'habituation veut par exemple que, sauf en cas de mécanismes cognitifs et comportementaux surajoutés, l'anxiété éprouvée dans certaines situations s'estompe naturellement à l'usage. C'est le cas par exemple du trac initial du comédien qui s'atténue au fil de sa prestation ou de la peur des hauteurs qui se tempère chez l'alpiniste chevronné. Dans le cadre du traitement des troubles anxieux, le principe de désensibilisation en appelle d'ailleurs explicitement au processus d'habituation. Bien que toutes ne fassent évidemment pas l'objet de techniques thérapeutiques, toutes les émotions humaines sont, en leur fondement psychophysiologique largement indifférencié, soumises à la règle d'habituation. Il s'agit d'une fonction adaptative de base sans laquelle, cela va de soi, nous serions amenés à vivre constamment sur des charbons ardents. De l'anxiété à l'exaltation

euphorique, tout tend naturellement à s'apaiser ; pour le meilleur comme pour le pire, peurs et joies se tempèrent.



L'affadissement des transports amoureux et des désirs sexuels concomitants ne seraient ainsi que des variations sur le thème universel de l'habituation.

Lorsqu'on évoque la lassitude sexuelle, on parle volontiers de l'effet Coolidge, lequel renvoie à une anecdote amusante et fort éloquente s'agissant d'illustrer le caractère universel du principe d'habituation appliqué aux désirs sexuels. On rapporte ce qui suit :

John Coolidge, 30^e président des Etats-Unis, était, en compagnie de la first lady, Mme Coolidge, en visite officielle dans un élevage industriel de poules pondeuses. Madame la présidente se faisait expliquer par le propriétaire de l'endroit que, afin de stimuler leur ardeur à pondre, les poules se voyaient honorées par les coqs au moins une fois par jour.

« Oh, s'exclama Mme Coolidge avec admiration, quelle ardeur ces coqs ! » Et d'un air coquin : *« Vous pourriez peut-être en toucher un mot à mon mari... »*

Chose aussitôt faite. Et le président, perplexe, de rétorquer : - *« Mais je suppose que*

les coqs n'ont pas tous les jours affaire à la même poule. »

• « *Vous supposez bien, Monsieur le Président, il y a une tournante sinon, bien sûr, cela ne marcherait pas.* »

• « *Eh bien mon cher, pourriez-vous donc me faire le plaisir de signaler ce détail à mon épouse...* »

Chez l'humain comme chez le gallinacé, l'habitude apparaît un concept de base tout à fait capable d'expliquer le phénomène de lassitude amoureuse et sexuelle. L'explication demeure cependant superficielle car le cycle ne se trouve compris ici que dans sa courbe descendante. Or celle-ci peut difficilement prétendre dévoiler toute sa spécificité si on ne l'examine pas à la lumière de sa phase ascendante, à l'aune de l'essor de cette expérience affective intense et unique entre toutes qu'est l'émoi amoureux.

LES GOÛTS ET LES COULEURS

Les modèles explicatifs globaux de la dynamique passionnelle renvoient à une dialectique entre, d'une part, une aspiration à sa réalisation existentielle qui pousse le sujet à percevoir dans l'être aimé la réponse à son manque et, d'autre part, l'inaptitude de fait de la personne prise pour objet d'amour à correspondre au fantasme qui l'habite comme tel, c'est-à-dire comme réponse absolue au besoin du sujet.

La personne élue l'est en général parce qu'elle présente les caractères perçus par le sujet comme capables de résorber son manque à vivre (Alberoni, 1981). L'aimé représente le complément absolu, celui qui, selon l'expression du romancier André Maurois, « secrète la mystérieuse essence qui manque dans notre formule pour faire

de nous un composé chimique stable » (1924). Trouver ce complément est une source de joie incommensurable, le transport amoureux. L'amour en retour de l'objet complémentaire apporte au sujet une gratification narcissique paroxystique, si bien que durant cette période bénie de réciprocité fantasmatique, les amants ont l'illusion d'une complétude quasi totale. C'est la période des journées interminables au lit et des soupers aux chandelles durant laquelle on se repaît presque exclusivement de la relation. Beaucoup d'amour et un peu d'eau fraîche, n'étaient les basses exigences du monde extérieur, les amants s'encocooneraient volontiers dans leur bulle... C'est d'ailleurs un peu parfois ce dont a l'impression le monde extérieur.

Les caractéristiques de l'objet qui provoquent l'élan amoureux sont inhérentes à la psychologie individuelle du sujet. Il peut s'agir d'un trait physique, d'une attitude, d'un trait de caractère - réel ou projeté. Ces marques tirent habituellement leur signification particulière de l'histoire affective du sujet. Elles peuvent, par exemple, devoir leur attrait à ce qu'elles représentent, l'exact opposé d'amours précédemment



malheureuses (« plus jamais ça ! », comme dans l'extrait d'Erica Jong ci-dessous) ou, au contraire, à ce qu'elles évoquent des similitudes avec d'anciennes amours inabouties (exemple : Tristan prenant pour épouse Iseut aux Blanches Mains dont le nom et la beauté lui rappellent son ex-maîtresse, Iseut la Blonde), soient-elles réelles, mythiques (« la Madone ! ») ou incestueuses (« Maman ! »). Tout cela n'est d'ordinaire pas très conscient. En dernier ressort, les traits attractifs et répulsifs s'articulent, selon la psychanalyse, à la dynamique œdipienne propre à l'individu, à ses imagos paternelles et maternelles (Lemaire, 1979).

Mais, stipule le dicton, les goûts et les couleurs ne se discutent pas. Par-delà la diversité des psychologies individuelles qu'ils interpellent, les objets d'amour ont en commun de relever de l'illusion. Retour donc à la psychologie générale.

A leur manière, les études de psychologie sociale portant sur l'attraction attestent la composante illusoire de l'émoi amoureux

(voir J. Maisonneuve et L. Lamy, 1993). En objectivant le jeu de biais perceptifs (i.e. généralisations et attributions causales arbitraires), la psychologie sociale pointe des mécanismes de distorsion de la réalité en œuvre dans l'état amoureux.

En voici quelques-uns :

- les personnes jugées belles tendent aussi à être jugées plus intelligentes et sociables que les autres ;
- si, a priori, on trouve quelqu'un aimable, on a également tendance à le trouver charmant et généreux ;
- les personnes estimées chaleureuses, serviables ou prévenantes sont volontiers jugées plus attirantes physiquement ;
- lorsqu'on apprécie quelqu'un, on a tendance à penser exagérément qu'il nous ressemble ;
- lorsqu'on est amoureux, on a tendance à rapporter toute stimulation agréable au produit de notre relation à la personne aimée.

PLUS JAMAIS ÇA !

« Mon premier mari ayant succombé à ses psychoses, quoi de plus naturel que de vouloir un psychiatre pour le second tour ? Pas question de me laisser reprendre au même genre d'aventure ; une fois suffisait. [...] Je fréquentais donc un maximum de psychanalystes. Ils me fascinaient, parce que je supposais qu'ils connaissaient tout ce qui mérite d'être connu. [...] Quand je jette un regard en arrière sur ce qu'a été ma vie avant la trentaine, je vois mes amants assis alternativement dos à dos comme quand on joue aux chaises musicales, chacun servant d'antidote contre son prédécesseur, chacun ayant représenté une réaction, un demi-tour complet, un rebond. [...] Exit donc mari numero uno. Entre un curieux cortège de personnages représentant autant de pôles



opposés. Du moins savais-je ce que je cherchais dans le numero due : l'image solide et rassurante du père, un psychiatre pour me guérir de mon psychopathe, un brave agnostique baisant sans problème pour me faire oublier la ferveur religieuse de Brian (qui semblait exclure tout baisage), un homme silencieux pour effacer son contraire, un goy sain d'esprit pour gommer un juif dingue.» (pp. 54-56) Erica Jong (1973)

EN CONCLUSION

Symbole du manque comblé, la relation à l'objet d'amour produit un sentiment de béatitude qui, pour être extraordinaire (quiconque a une expérience clinique peut constater qu'une relation passionnelle vaut parfois en effet le meilleur traitement antidépresseur), n'en est pas moins éphémère. Parce qu'il est une personne « à part entière », c'est-à-dire complexe et changeant, l'être aimé ne saurait se réduire indéfiniment à n'être que ce qu'il symbolise pour son partenaire. Sous cet angle, l'érosion de l'amour s'apparente à une épreuve de réalité, à une désillusion progressive. Apprendre que le héros raffiné de nos rêves pète aussi au lit, que la petite femme fragile adulée a aussi des propensions dominatrices, tous ces signaux non congruents à notre fantasme s'intègrent au fil de la relation et ternissent peu à peu l'image du partenaire.

C'est Gainsbourg, je crois, qui disait : « On aime une femme pour ce qu'elle n'est pas et on la quitte pour ce qu'elle est. » Une manière bien à lui de résumer la situation. A suivre....

PHILIPPE KEMPENEERS

Psychologue Sexologue - Liège
ULg - Département des sciences de la santé publique
Président de la SSUB

BIBLIOGRAPHIE

- « **Le Choc amoureux** », Francesco Alberoni, Ramsay, Paris, 1981.
- « **Sociologie de la sexualité** », Michel Bozon, Nathan, Paris, 2002.
- « **The antiandrogen and hormonal treatment of sex offenders** », J.M.W. Bradford, 1990, in W.L. Marshall, D.R. Laws, H.E. (Eds.) Barbaree, H.E., « Handbook of sexual assault », Plenum Press, New York.
- « **L'Enfermement du monde** », Boris Cyrulnik, Odile Jacob, Paris, 1997.
- « **Defining the brain systems of lust, romantic attraction and attachment** », H.E. Fisher, A. Aran, K.D. Mashe, H. Li, L.L. Brown, « Archives of Sexual Behaviour » (31, pp. 413-419), 2002.
- Gagné, P. (1993).** « **Le traitement hormonal** », P. Gagné, 1993, in « Les Agresseurs sexuels : théorie, évaluation et traitement », J. Aubut (Ed.), Chenelière, Montréal.
- « **Le Complexe d'Icare** », Erica Jong, Laffont, Paris, 1976.
- « **Le Comportement sexuel de la femme** », A. Kinsey, B. Pomeroy, C. Martin, H. Gerhard, Amiot-Dumont, Paris, 1954.
- « **Le Couple : sa vie, sa mort. La structuration du couple humain** », Jean-Gérard Lemaire, Payot, Paris, 1979.
- « **Psychosociologie de l'amitié** », J. Maisonneuve, L. Lamy, PUF, Paris, 1993.
- « **Climats** », André Maurois, Grasset, Paris, 1928.
- « **L'Amour est une drogue douce... en général** », Michel Reynaud, Robert Laffont, Paris, 2005.
- « **La Famille incertaine** », Louis Roussel, Odile Jacob, Paris, 1989.
- « **On the stimulus situation releasing the begging response in the newly hatched herring gull chick** », N. Tinbergen, A.C. Perdeck, Behaviour (3, pp. 1-38), 1950.
- « **La Chair et le diable** », Jean-Didier Vincent, Odile Jacob, Paris, 2000.
- « **Comment devient-on amoureux ?** », Lucy Vincent, Odile Jacob, Paris, 2004.
- « **Le Monde comme volonté et comme représentation** », Arthur Schopenhauer (1819), traduction française par André Burdeau, PUF, Paris, 1998.